La Fete-Dieu

La procession de la Fête-Dieu à la ville peut être pompeuse et grandiose, mais elle ne vaut pas la solennité, le recueillement surtout, que revêtent, à la campagne, ces pieuses démonstrations.

Chaque année, j'y songe avec un regret nouveau, et mon souvenir va, fouillant le passé, pour y retrouver la trace des impressions que j'en recevais alors.

Comme ils étaient touchants et beaux ces défilés, le long de la mer! comme elles retentissaient étrangement imposantes les strophes des hymnes latines, auxquelles venaient répondre le chant plaintif et doux de la vague expirant sur les galets de la grève.

Pas de reposoirs superbes, de décorations luxueuses. La nature seule faisait tous les frais ; la veille de la Fête-Dieu, les garçonnets du village allaient dans les bois et rapportaient la mousse et le feuillage que la forêt et les rochers, — qui n'en étaient pas avares pouvaient leur livrer.

On en élevait des autels, on en recouvrait des arcs de fête, et ces autels étaient vraiment de ceux où l'on prie, ces arcs, vraiment le triomphe de la foi et de la piété sincères.

Pour tous drapeaux et banderolles les femmes prêtaient leurs écharpes et leur ceinture de ruban, et jamais le bon Dieu ne fut mieux fêté, au milieu de tes naïfs apprêts, par des cœurs plus aimants.

✦◆✦

Une année, dans mon petit village, la Fête-Dieu fut marquée par un événement extraordinaire.

On parlait d'élever deux reposoirs sur le parcours de la procession.

Deux reposoirs! jamais encore cela ne s'était vu!

Voici ce qui avait donné lieu à ce déploiement inusité.

Le privilège et l'honneur d'avoir le reposoir érigé en face de sa maison, revenait à Jean Niquet, qui n'entendait céder son tour à personne. Il était, d'ailleurs, admirablement secondé dans l'exercice de son droit par Madame Niquet, armée de toutes pièces, pour disputer à quiconque le voulait oser, la justice de ses prétentions.

Une rivale redoutable, cependant, se présentait, pour briguer le même honneur ; ce n'était, ni plus ni moins, que la maîtresse d'école, personnalité importante du village, et, avec laquelle on devait compter.

La dite demoiselle, dont la toilette exotique avait, je le confesse, causé mainte distraction au saint lieu, voulant faire valoir, sur un théâtre plus grand, l'élégance et l'artistisme de ses goûts, insistait fortement, auprès des autorités, pour que le reposoir s'érigeât sur le perron de son école.

Bref, personne ne voulant renoncer à son désir, le curé crut rendre tout le monde heureux en permettant deux reposoirs.

La paroisse se scinda du coup. Une partie épousa la cause de la maîtresse d'école ; l'autre, la plus nombreuse, — je ne sais plus au juste pourquoi, — se rangea du côté de Jean Niquet et jura que son reposoir serait le plus beau.

Malheureusement, pour cette dernière faction, la maîtresse d'école comptait de hautes et puissantes protections. D'abord, il y avait à sa dévotion, — c'est le cas de le dire — le bedeau, puis, le marguillier en charge, pour qui elle avait déjà écrit quelques lettres, et, "the last but not the least", le maître chantre, qui disait à bouche que veux-tu qu'il ne chanterait pas une note devant le reposoir de Jean Niquet.

Le bedeau mit traîtreusement au service de la maîtresse d'école tout ce que les armoires de la sacristie pouvaient contenir, en fait de fleurs artificielles, de dentelles en faux or et d'ornements divers.

Si bien qu'il y avait debout dans ce reposoir, depuis l'étoile de la crêche, jusqu'aux bergers eux-mêmes.

Mais si les sympathies en faveur de Jean Niquet ne pouvaient trouver leur expression en un luxe de décors, elles n'en étaient pas moins effectives.

On travailla tant et si bien, un goût si sûr dirigea tous ces bras, qu'on réussit à faire de ce dernier reposoir, le plus délicieux berceau de verdure qu'on put rêver.

Pas de pompons multicolores, ni de faux clinquants ; rien qu'un esthétique enlacement de branches de sapin, dont l'odeur aromatique et résineuse grisait l'air. Et, sur ce fond d'un vert sombre, des fleurs neigeuses et roses, — des vraies, — se dessinaient délicatement en relief.

C'était tout, mais cela était si gentil, si frais, si agréable à l'œil, qu'à le regarder, on ne voulait plus voir autre chose.

On avait, de plus, risqué une innovation hardie en fait de luminaire.

Tous les chandeliers et les candélabres disponibles de l'église étant, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, à la disposition de la maîtresse d'école, il ne restait à Jean Niquet que le parti de fourrer les cierges dans des goulots de bouteilles, si le cerveau de la mère Jean n'eut été visité par une idée lumineuse.

Ce fut de faire tenir les cierges par une douzaine de petites filles habillées en blanc,, et entourant l'autel comme autant d'anges.

Ai-je besoin de l'ajouter? le succès fut inouï, épatant.

La maîtresse d'école fut on ne peut plus humiliée de son échec, le bedeau et le marguillier complètement démoralisés, et, si le maître chantre demeura bouche close devant le reposoir de Jean Niquet, c'est que la rage et le désappointement paralysèrent son gosier.

Les "anges" payèrent durement, le lendemain à l'école, paraît-il, la gloire de leur nimbe et de leurs blanches ailes, mais la victoire toute entière resta à la mère Niquet.

Mon Dieu, que ce temps est déjà loin!

Petit à petit, ces souvenirs s'enfon-